

BULLETIN

DE LA

Société Nationale d'Acclimatation de France

FONDÉE LE 10 FÉVRIER 1854

RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

Par Décret du 26 février 1855

ANNÉE 1897

44^e ANNÉE

PARIS
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

OBSERVATIONS SUR QUELQUES REPTILES

DU DÉPARTEMENT DE L'INDRE

MŒURS ET REPRODUCTION DU LÉZARD DES MURAILLES (1)

Par **Raymond ROLLINAT.**

Dans l'Indre, le Lézard des murailles, *Lacerta muralis* Duméril et Bibron, est le plus commun de tous les Reptiles. On le rencontre en abondance, dans les villes comme dans les campagnes, sur les rochers bien exposés, les vieux murs et les ruines, sur les tas de pierres ou de débris, dans les carrières, sur les talus et dans les tranchées des routes ou des voies ferrées. Ici il habite un trou qu'il creuse lui-même dans la terre, ou un ancien terrier de Musaraigne, de Campagnol, de Mulot ; là il se loge sous les pierres, les débris, dans une fente d'un vieux mur, dans une fissure ou un trou de rocher.

Très agile, il est presque continuellement en mouvement, par les belles journées ensoleillées, donnant la chasse aux Lépidoptères, Diptères, Orthoptères et Coléoptères qui forment la base principale de sa nourriture. Dès qu'il a attrapé un de ces Insectes, il le comprime fortement entre ses mâchoires armées de très petites dents aiguës et l'avale prestement ; mais si sa proie a une taille un peu trop forte, il la secoue violemment, la déchire en l'appuyant sur ce qui est à sa portée et finit toujours par la dévorer assez promptement. Il détruit une quantité formidable d'Insectes et de petits Mollusques. J'ai trouvé dans son estomac des Chenilles rases, des Papillons, des Sauterelles, l'abdomen d'une énorme Courtilière, des Mouches, des Coléoptères de faible taille, des Araignées, de très petits Mollusques et des fragments de Lombrics. C'est un animal fort utile, inoffensif, nullement redouté par l'Homme adulte qui, du reste, ne le tue jamais.

Ses ennemis sont nombreux. En dehors des enfants qui tuent *le Lurais, la Lurette, la Lizerne* ou *la Rapiette* simplement pour le plaisir de tuer, ce charmant petit Reptile est

(1) Communication présentée dans la séance générale du 21 mai 1897.
Bull. Soc. nat. Accl. Fr. 1897. — 19.

la proie des Belettes, des Musaraignes, des Faucons; j'ai aussi trouvé son cadavre dans le tube digestif de la Coronelle lisse et de la Vipère aspic; les Chats en font un effroyable massacre!

Il est peu sauvage et se laisse approcher facilement. On peut le capturer à la main, car sa morsure ne cause aucune douleur et ses petites dents ne peuvent même entamer l'épiderme, mais en agissant ainsi on risque de briser sa queue, extrêmement fragile.

Voici comment j'opère pour prendre ce Lézard: Muni d'une canne à pêche en trois morceaux pouvant s'emboîter les uns dans les autres et former au besoin un bâton pour la marche, je fixe solidement à l'extrémité du plus petit des trois morceaux, celui qui forme le bout de la canne à pêche, un fil noir assez fort dont je fais un nœud coulant; je m'approche doucement du Reptile, en évitant que l'ombre de mon corps ou de la perche ne vienne s'interposer entre le Lézard et les rayons du soleil, et, selon que l'animal est à une distance plus ou moins considérable, j'emploie un, deux, ou les trois morceaux de ma perche, que je fixe aisément les uns au bout des autres; j'évite de faire des mouvements trop brusques et je passe délicatement le nœud coulant au cou de l'animal; cela fait, je relève brusquement la perche, et le Lézard, stupéfait et gigotant, s'agite désespérément à l'extrémité de l'engin. Il ne reste plus qu'à saisir délicatement la pauvre bête par le haut du corps, à desserrer le nœud coulant et à la mettre dans le récipient qui doit la contenir et qui est ordinairement un cylindre de zinc fermé par de la toile métallique, ou un grand bocal vide fermé par un morceau de même toile et un peu de ficelle. Le nœud coulant doit être fixé immédiatement à l'extrémité de la perche et ne pas être pendant; on lui donnera un diamètre d'environ 0,03 centimètres lorsqu'on voudra capturer le Lézard des murailles, et de 0,04 lorsqu'il s'agira de prendre le Lézard vert, les Couleuvres ou les Vipères. Bien entendu, lorsqu'on a affaire au dernier de ces Reptiles, il est prudent de mettre la capture au-dessus du récipient et de couper le fil; on place ensuite un nouveau nœud coulant, pour continuer la chasse.

Parfois, le Lézard, effrayé, disparaît dans son trou ou dans les broussailles. On s'éloigne alors pendant quelques instants, et, presque toujours, l'animal ne tarde pas à reparaitre. J'ai

repris souvent un sujet qui, mal pendu, s'était laissé choir du haut de la perche, et qui, ahuri par cet enlèvement extraordinaire, restait sur place au lieu de s'enfuir.

Cette espèce se fait assez bien à la captivité ; j'ai conservé très longtemps, dans des cages contenant du sable humide recouvert d'une épaisse couche de mousse sèche et munies d'un petit récipient plein d'eau, de nombreux *Lacerta muralis* que je nourrissais en leur donnant des Blattes et des Mouches ; mais je n'ai jamais pu parvenir à les faire reproduire en cage. Dans mon jardin, j'ai de nombreux sujets vivant à l'état libre, et beaucoup d'entre eux habitent un rocher artificiel construit près du bassin des Cistudes d'Europe. Je verse de temps à autre le contenu d'un piège à Blattes dans le bassin de mes Tortues, et rien n'est curieux comme de voir s'élançer du rocher les Lézards qui viennent saisir les Insectes parvenant à s'échapper du bassin, et de les voir s'en retourner rapidement, la queue en l'air, la Blatte en travers de la bouche et s'installer sur une saillie de leur demeure afin d'y avaler leur proie. Pendant les chaleurs, ils viennent de temps en temps boire au bassin des Tortues. Ils passent toujours la nuit dans leur retraite, car ces animaux sont essentiellement diurnes. Ces petits Sauriens, très peu sauvages, se reproduisent parfaitement, car j'ai trouvé plusieurs fois leurs œufs dans différents endroits de mon enclos.

Le Lézard des murailles, celui qui habite les trous des rochers situés dans des endroits très bien exposés, n'a pas de période d'hibernation proprement dite, car il sort toute l'année, même pendant les mois d'hiver (1). Dès qu'il fait un beau soleil, son joli museau apparaît à l'ouverture de sa cachette, et l'animal ne tarde pas à sortir complètement et à s'allonger sur une saillie de roche, où, aplati, il présente la plus grande partie possible de sa petite personne aux rayons de l'astre bienfaisant ; il reste ainsi dans une immobilité presque complète, mais il rentre immédiatement dans sa demeure dès que le soleil baisse ou dès qu'un nuage vient en intercepter les rayons. Parfois, quand la température est douce, il poursuit les Insectes de toutes sortes, qui, eux aussi, profitent des belles journées d'hiver pour venir à la

(1) R. Rollinat. Sur l'hibernation du *Lacerta muralis* et du *Lacerta viridis*. Bulletin de la Société zoologique de France. Tome XX, séance du 28 février 1895.

surface des rochers prendre un bain d'air et de soleil. En novembre, décembre, janvier et février, j'ai capturé maintes fois ce Lézard sur les rochers des environs d'Argenton (Indre), et j'ai remarqué que les sujets que je prenais en décembre et janvier étaient presque toujours des mâles ; la femelle semble donc un peu plus frileuse que le mâle. Les individus de cette espèce qui habitent les rochers ayant une mauvaise exposition, ou bien encore ceux qui ont leur retraite dans des trous de terre, se montrent très rarement pendant la mauvaise saison, et il faut plusieurs journées de très beau temps pour qu'ils se décident à sortir. Habituellement, les sujets qui se réfugient dans des trous de terre, — trous presque toujours situés dans un terrain en pente —, passent la saison des frimas en compagnie plus ou moins nombreuse et se placent tous les uns sur les autres, formant ainsi une grosse pelote au fond de leur demeure. Alors que les Lézards qui habitent les rochers ou les murailles sont presque toujours assez propres à la fin de l'hivernage, ceux qui se cachent dans les trous de terre sont ordinairement souillés de boue et ne redeviennent propres qu'après avoir quitté leur vieil épiderme.

Beaucoup de *Lacerta muralis* passent ainsi presque toute la mauvaise saison sans sortir et sans prendre de nourriture. Ils ont pour entretenir leur vie, pour réserve, en un mot, les corps gras de l'abdomen, qui se résorbent peu à peu lorsque le Reptile ne mange pas. Pendant la mauvaise saison, la dépense pour l'entretien de la vie ne doit pas être considérable, car ces masses de graisse jaunâtre sont encore assez volumineuses à la fin de l'hibernation. L'animal enfoui dans le sol, ou celui qui hiverne dans les fentes des rochers, ne s'engourdit jamais d'une façon absolument complète ; lorsqu'on l'exhume, il se remue toujours un peu. Mais il est facile de comprendre que dans un état de repos presque complet, dans un milieu toujours humide, alors que la respiration et la circulation sont extrêmement ralenties, la dépense pour la vie est presque nulle.

J'ai dit que les Lézards qui hivernaient dans les endroits bien exposés, et qui sortaient pendant l'hiver, donnaient, à l'occasion, la chasse aux Insectes que le soleil attirait hors de leurs retraites ; ces proies passagères sont suffisantes pour compenser ces instants d'activité, car chez ces sujets aussi,

les corps gras sont encore assez volumineux à la fin de la mauvaise saison.

Les corps gras sont deux masses de graisse plus ou moins arrondies et aplaties, et occupant chaque côté de la partie postérieure de l'abdomen; leur coloration varie du jaune foncé, au jaune clair et au jaune brun; leur grosseur est extrêmement variable; mais ayant disséqué plusieurs centaines de *Lacerta muralis* pendant tous les mois de l'année, je puis indiquer quel est, en général, l'état de ces corps gras pendant chaque mois.

A la fin des beaux jours, en octobre, les corps gras sont volumineux chez les femelles adultes et un peu moins gros, quoique très développés, chez les mâles adultes. Assez volumineux chez les deux sexes en novembre, décembre, janvier et février, pendant la mauvaise saison, ils diminuent un peu de volume chez les femelles dans le courant du mois de mars, mais c'est surtout pendant ce mois qu'ils se résorbent rapidement chez les mâles adultes qui, à cette époque, circulent beaucoup, poursuivent les femelles et songent plus à se battre qu'à manger; ils deviennent même très petits chez les mâles vers la fin de mars, lorsque commence l'accouplement, et ils sont alors d'un jaune foncé au lieu d'être d'un jaune clair ou d'un jaune légèrement brunâtre. Diminuant toujours de grosseur en avril, chez les femelles dont les ovaires sont en travail, et surtout chez les mâles, car l'accouplement semble fatiguer particulièrement ces derniers, ils disparaissent presque des femelles en mai, lorsqu'elles ont leurs œufs dans les oviductes, épuisées qu'elles sont par suite de la formation des œufs. De plus, lorsque les œufs sont dans les oviductes, ils occupent presque toute la place disponible dans l'intérieur du corps de l'animal, et par conséquent les femelles dans cet état ne peuvent prendre que fort peu de nourriture à la fois; j'ai même remarqué que chez presque toutes les femelles portant leurs œufs dans les oviductes, l'estomac était vide ou ne contenait que quelques très petits Insectes.

En juin, les corps gras sont toujours petits chez les deux sexes et ce n'est ordinairement que vers la fin de ce mois et en juillet qu'ils commencent à augmenter de volume, les Lézards mangeant beaucoup pendant ces deux mois. Ils grossissent rapidement, et, dès la fin de juillet ces corps sont déjà très développés chez un grand nombre de mâles et de fe-

melles. Ils augmentent toujours en août, aussi bien chez les mâles que chez les femelles, et, chez certains individus, ils ne tardent pas à devenir énormes, car les Lézards absorbent beaucoup de nourriture pendant ce mois et les deux mois qui suivent, et ce n'est qu'aux premiers froids, fin octobre ou en novembre, que leur appétit diminue; en août, on trouve aussi quelques rares individus chez lesquels les corps gras ne sont pas encore très gros, et ce n'est qu'en septembre que, chez tous les Lézards adultes, ils deviennent énormes; à ce moment, la réserve de graisse est prête pour les mauvais jours. Chez les jeunes sujets de deux ans, les corps gras de l'abdomen sont proportionnellement moins volumineux que chez les sujets de trois ans et les adultes; chez les individus d'un an, ils sont extrêmement petits.

L'épiderme du Lézard des murailles se renouvelle plusieurs fois chaque année, à des intervalles indéterminés; il se détache par lambeaux. Après la chute de cet épiderme, l'animal est très propre et ses couleurs sont plus vives.

On distingue très facilement le mâle adulte de la femelle adulte, et, avec un peu d'habitude, il est impossible de commettre une erreur; même sans toucher les animaux qui se déplacent sur la terre ou sur les rochers, il est facile de reconnaître les sexes.

Le mâle est très légèrement de plus forte taille que la femelle, sa tête est proportionnellement beaucoup plus grosse; la base de sa queue est large, presque carrée en dessous, car c'est là que se logent les deux pénis, alors que chez la femelle la base de la queue est plus petite et plus arrondie; les pores fémoraux sont, en toutes saisons, plus apparents chez le mâle que chez la femelle, surtout au moment du rut, époque à laquelle on verra plus loin quel est leur rôle; la queue est proportionnellement plus longue chez le mâle que chez la femelle.

Le costume de cette espèce, aussi bien chez le mâle que chez la femelle, est assez variable, principalement en ce qui concerne les parties inférieures. On trouve dans l'Indre des variétés qui se rapprochent un peu de celles décrites par le Dr Raphaël Blanchard et capturées à l'île d'Yeu, aux Sables-d'Olonne, aux îles Glénans et à la pointe du Raz (1).

(1) Dr R. Blanchard, *Sur quelques variétés françaises du Lézard des mu-*

Ordinairement, le mâle adulte est brun roussâtre en dessus, souvent légèrement jaunâtre ou olivâtre, avec des marbrures ou mouchetures noires ou d'un brun noirâtre ; le haut de chaque flanc porte une raie d'un blanc jaunâtre plus ou moins interrompue et apparente, ou même n'existant pas chez un très grand nombre d'individus ; les flancs sont un peu plus sombres que le dessus du corps : le bas des flancs est marqué de taches d'un bleu pâle ; les parties inférieures sont blanches, légèrement olivâtres ou jaunâtres, d'un blanc rose ou d'un rouge brique assez foncé, et plus ou moins piquetées de noir. Le mâle adulte a 0,06 à 0,07 centimètres de tête et corps, et 0,11 à 0,12 centimètres de queue ; quelques sujets atteignent une plus forte taille.

La femelle a les parties supérieures d'un brun roussâtre et beaucoup moins marquées de noir que chez le mâle, avec une étroite raie médiane noirâtre, souvent interrompue et se réduisant parfois à quelques points ; elle porte une large bande d'un brun foncé sur chaque flanc, bande qui se prolonge sur les côtés de la tête ; sur beaucoup de sujets, cette bande est bordée par deux lignes d'un blanc brunâtre ou jaunâtre, et le bas des flancs est orné des mêmes taches bleues que chez le mâle, mais ces taches sont beaucoup moins apparentes ; les parties inférieures sont blanches, ou d'un blanc jaunâtre ou rose, avec la gorge souvent roussâtre, et elles sont beaucoup moins marquées de points noirs que chez le mâle, parfois même elles n'en portent pas. Chez les deux sexes, les parties inférieures ont souvent des reflets métalliques. J'ai trouvé des femelles dont les parties supérieures et inférieures n'étaient pas marquées de marbrures et de points noirs. La femelle adulte mesure 0,06 centimètres du museau à l'anus et 0,10 à 0,11 centimètres de l'anus à l'extrémité de la queue ; on trouve des femelles qui sont un peu plus grandes.

Comme on voit, aussi bien par la conformation que par la coloration, il est impossible de confondre les sexes chez les sujets adultes.

Ce Lézard laisse souvent sa queue fragile en possession de l'animal qui l'attaque ; les mâles se la brisent en se battant à l'époque du rut. Les femelles sont encore plus exposées à ce genre d'accident par suite de la déplorable habitude qu'ont

les mâles de les saisir par la queue, dans la poursuite qui précède l'accouplement, avant de les prendre à l'un des flancs avec leurs mâchoires ; si le mâle saisit la femelle dans un endroit un peu éloigné de l'anüs, et si la traction est un peu forte, un morceau de la queue de la femelle reste dans la bouche de l'agresseur, qui ne prend pas le temps de l'avaler et continue aussitôt la poursuite, plus aiguillonné par l'amour que par la faim !

Chez les deux sexes, le mal n'est pas irréparable ; bientôt un bourgeon se développe à l'endroit de la blessure, et, petit à petit, la queue se reforme, mais ne devient jamais absolument semblable à l'organe primitif. S'il se forme deux bourgeons, ou un bourgeon supplémentaire sur le bourgeon primitif, le Reptile sera pourvu de deux queues, d'inégale longueur le plus souvent : je possède dans ma collection trois sujets, capturés à Argenton, qui présentent ce curieux cas de monstruosité.

Le Lézard des murailles chasse aux environs de sa demeure ; il est peu nomade et ne s'éloigne point à une très grande distance de sa retraite. A la fin du printemps et en été, il rentre dans son trou pendant les heures où le soleil est trop ardent, ou bien il quitte les rochers surchauffés et se réfugie sous les herbes et les broussailles, où il est assuré de trouver une nourriture abondante et un peu de fraîcheur.

Avec le mois de mars arrive le véritable retour à la vie active ; les mâles commencent à se battre et il peut arriver qu'un morceau de leur queue reste sur le champ de bataille ; ce morceau frétilant, qui remue encore longtemps après l'accident, attire parfois l'attention de la belle, — cause de tout le mal —, qui l'avale sans scrupule : j'ai trouvé un gros fragment de queue dans l'œsophage et l'estomac d'une femelle !

C'est le plus souvent dans le courant de ce mois que commence l'accouplement, et c'est le 23 mars que j'ai trouvé les premiers spermatozoïdes dans les oviductes de plusieurs femelles qui venaient de s'accoupler.

En mars, les organes génitaux des mâles adultes et leurs pores fémoraux se développent rapidement ; dans la deuxième quinzaine du mois, les testicules, assez arrondis, deviennent gros et blanchâtres, et mesurent en moyenne 0,005 millimètres dans leur plus grand diamètre. Chaque testicule sécrète en

abondance les spermatozoïdes, et bientôt l'épididyme et le spermiducte qui lui correspondent sont gonflés de sperme extrêmement riche en spermatozoïdes à corps cylindro-conique un peu recourbé et à appendice filiforme fin, délié et assez allongé. Les pores fémoraux sont très saillants, jaunes, et sécrètent de l'humeur épaisse et jaunâtre qui se durcit au sommet des pores et forme à la partie interne de chaque cuisse une ligne de points rugueux ; si l'on presse fortement cette ligne entre les doigts, on fait sortir de chacun des pores un faisceau de petits bâtonnets jaunes soudés par leur sommet. Ces pores fémoraux se modifient selon les saisons ; très développés à l'époque de l'accouplement, ils restent dans le même état jusqu'en mai ; mais dès le mois de juin, ils deviennent, chez presque tous les sujets, un peu moins rugueux et moins jaunâtres ; en décembre ils grossissent de nouveau, la sécrétion recommence, et, même avant les premiers jours de mars, chacun d'eux est surmonté d'une petite protubérance d'humeur durcie. Sous les cuisses des mâles, on peut compter de 18 à 20 pores à droite et de 18 à 21 à gauche. Chez les femelles, les pores fémoraux sont très petits et il faut les presser très fort pour en faire sortir des bâtonnets minuscules et incolores ; ces pores, d'ailleurs, ne sont d'aucune utilité à la femelle au moment de la copulation ; ils sont, en toutes saisons, extrêmement petits, non saillants, et ne subissent aucune modification ; leur nombre varie de 18 à 21 pour la cuisse droite et de 16 à 22 pour la gauche. Chez les deux sexes, ils sont parfois en nombre égal sous les deux cuisses, mais le plus souvent l'une des cuisses en porte un à trois de plus que l'autre.

Les ovaires des femelles sont en travail ; il est facile de distinguer, des très petits œufs incolores, réserve des années suivantes, les œufs jaunâtres en voie de développement et qui mesurent déjà, à la fin de mars, 0,003 millimètres de diamètre. Dans les oviductes de plusieurs femelles disséquées le 18 mars, je ne trouve nulle trace de spermatozoïdes, l'accouplement n'avait donc pas encore eu lieu à cette date. Ce n'est que le 23 mars que je rencontre de très nombreux spermatozoïdes dans les oviductes de trois femelles, dont deux étaient déjà munies des bouchons de mucus blanc qui ferment, après l'accouplement, chez la plupart des femelles de cette espèce, l'entrée des oviductes dans la partie qui avoisine le cloaque,

ce qui dénotait que ces deux femelles s'étaient accouplées depuis quelques jours déjà. Le *Lacerta muralis* commence donc à s'accoupler dans la seconde quinzaine de mars.

J'ai assisté plusieurs fois, tant sur les rochers des vignes que sur les talus du chemin de fer, à l'accouplement de cette espèce. Le mâle poursuit la femelle et, ordinairement, la saisit à la base de la queue; il reste ainsi pendant quelques instants en attendant que sa compagne devienne un peu plus calme; puis il lâche brusquement la queue pour saisir dans ses mâchoires l'un des flancs de sa femelle, à peu de distance de la cuisse. Il se recourbe alors de façon à former un cercle presque complet, approche son cloaque de celui de la femelle en s'aidant de ses membres postérieurs dont l'humeur durcie et saillante, qui surmonte les pores fémoraux, empêche les glissements, et la copulation commence; pendant ce temps, la queue du mâle se retourne en sens inverse de celui du corps, de telle façon que l'animal prend parfois la forme d'un 8. Dans cette posture, le mâle est privé de l'usage de ses membres. Un jour, ayant surpris sur le talus du chemin de fer deux Lézards accouplés, la femelle s'enfuit assez rapidement en emportant son amoureux dans la position que je viens de décrire et se précipita dans un trou de sable; mais elle fut arrêtée brusquement par le corps du mâle, qui, formant cercle, bouchait l'entrée du trou et ne lâchait prise ni d'un bout ni de l'autre, pendant que les queues des deux Reptiles s'agitaient frénétiquement et témoignaient des efforts que faisaient les animaux dont les forces se contrariaient; enfin la femelle finit par entraîner le mâle, — toujours recourbé en cercle, — dans le trou dont l'entrée s'effondra!

Après l'accouplement, les spermatozoïdes restent dans les oviductes et s'échelonnent peu à peu dans toute la longueur de ces organes; c'est alors que se forment, dans la partie des oviductes qui avoisine le cloaque, deux bouchons de mucus blanc et opaque, qui se durcissent un peu et ferment l'entrée des oviductes; ces deux bouchons sont souvent réunis à leur base par quelques parcelles d'urine caséuse restées dans le cloaque. L'examen de ces bouchons m'a permis de voir qu'ils étaient formés du mucus sécrété par la partie postérieure des oviductes, dont les parois sont assez épaisses près du cloaque, et par une grande quantité de spermatozoïdes fixés dans la masse et principalement à la partie antérieure de chacun des

bouchons. Ces bouchons restent en place jusqu'à la fécondation, c'est-à-dire jusqu'à ce que les œufs s'introduisent dans les oviductes, au pavillon ou dans l'intérieur desquels ils rencontrent les spermatozoïdes qui les fécondent; mais comme ces bouchons sont peu adhérents, ils peuvent être accrochés et arrachés lorsque les fèces, expulsées du tube digestif, s'échappent trop brusquement par le cloaque, car on rencontre, en mai surtout, des femelles qui ne sont pas munies de ces bouchons lorsqu'elles devraient les porter, ou qui n'en ont plus qu'un seul. Après la fécondation, quand les œufs sont dans les oviductes, ces bouchons disparaissent. Je crois qu'ils ont pour but d'empêcher une partie du sperme de s'écouler au dehors, entre l'accouplement et la fécondation. Dans les femelles qui ne se sont pas accouplées, on ne trouve pas de bouchons. Lorsqu'une femelle s'est accouplée, il faut quelques jours pour que les bouchons se forment et se durcissent; on peut donc rencontrer des femelles qui, s'étant accouplées récemment, ont des spermatozoïdes dans les oviductes et pas de bouchons. Chez les femelles de *Lacerta viridis* ces bouchons semblent se former beaucoup moins régulièrement que chez le *L. muralis*; pourtant, j'en ai trouvé chez quelques-unes.

En avril, les testicules des mâles adultes sont gros, blanchâtres et contiennent de nombreux spermatozoïdes; les spermiductes sont tellement gonflés de sperme qu'il suffit d'appuyer légèrement dessus pour en faire sortir le liquide, extrêmement riche en spermatozoïdes. Les femelles adultes portent, presque toutes, leur réserve de sperme dans les oviductes; aux ovaires on voit des œufs jaunes, ronds, de 0,004 millimètres de diamètre chez les unes et de 0,007 millimètres chez les autres; près de ces œufs, on trouve assez souvent un ou deux petits œufs jaunes qui n'ont pas continué à se développer, et toujours d'assez nombreux œufs blanchâtres, incolores, très petits, qui ne se développeront que dans les années suivantes.

Vers le 20 avril, chez quelques femelles, la fécondation a eu lieu, car les œufs ont quitté les ovaires et se sont introduits dans les oviductes: ceux de l'ovaire droit dans l'oviducte droit, ceux de l'ovaire gauche dans l'oviducte gauche. Les œufs qui sont dans les oviductes prennent une forme ovale et mesurent 0,010 ou 0,011 millimètres dans leur plus grand diamètre; c'est là qu'ils seront revêtus de leur enve-

loppe fibreuse, riche en sels calcaires sécrétés par les oviductes, dont les parois, surtout dans la moitié postérieure des organes, sont plus épaisses qu'à l'ordinaire; il n'est pas rare d'y rencontrer des œufs réunis par un lien de même composition que la coque en formation, lien qui se rompt au moment de la ponte. Lorsqu'elle commence à se former, cette coque semble être d'un blanc jaunâtre, parce qu'elle laisse apercevoir le vitellus; elle paraît plus blanche lorsqu'elle devient plus épaisse et lorsque l'époque de la ponte est plus rapprochée.

Quand les œufs quittent les ovaires, chacun d'eux y laisse l'enveloppe qui le contenait; cette enveloppe se rétrécit aussitôt, s'aplatit, diminue rapidement de volume, et il est bientôt presque impossible de voir l'endroit par où s'est échappé l'œuf. En ouvrant l'enveloppe, sorte de petite poche flasque, on voit qu'elle contient quelques granules qui lui donnent une coloration jaunâtre. Chaque fois que les œufs sont dans les oviductes, on compte, à chaque ovaire, le même nombre d'enveloppes que celui des œufs contenus dans l'oviducte correspondant; il n'y a jamais d'exception, ce qui prouve que ces poches qu'on observe aux ovaires sont bien les enveloppes des œufs qui sont dans les oviductes, et que ce ne sont pas des œufs arrêtés dans leur développement et qui se désagrègent. Ces derniers, d'ailleurs, se distinguent facilement des poches; ils sont d'un plus beau jaune et plus arrondis qu'elles; on ne peut les confondre. En examinant les ovaires d'une femelle qui a déposé sa ponte, on peut connaître, par le nombre de poches aplaties et jaunâtres, le nombre d'œufs pondus récemment par elle. Quelque temps après la ponte, en juillet ordinairement, chez les femelles qui ont pondu les premières, les enveloppes restées aux ovaires changent de couleur, deviennent brunâtres et se désagrègent; puis leur coloration devient encore plus foncée, d'un brun rougeâtre; elles se désagrègent de plus en plus et finissent par disparaître complètement en septembre ou au commencement d'octobre, ou même en décembre seulement chez les femelles qui ont pondu tardivement. Quant aux petits œufs jaunes qui ont été arrêtés dans leur développement, ils restent à peu près dans le même état pendant toute l'année, s'ils ne dépassent pas un diamètre de 0,001 à 0,002 millimètres; mais lorsque leur volume est plus considérable, il peut arriver

qu'ils se rompent dans le courant de l'été et que leur contenu s'échappe dans le corps de l'animal, où il doit probablement se résorber et disparaître, ou peut-être occasionner des troubles, car j'ai constaté l'état maladif des femelles chez lesquelles cet accident s'était produit.

Fin avrii, on trouve aussi des femelles qui, quoiqu'ayant des œufs assez développés aux ovaires, ne se sont pas accouplées, car leurs oviductes ne contiennent ni spermatozoïdes ni bouchons.

En mai, les organes génitaux des mâles adultes sont dans le même état qu'en avril; mais, vers la fin de mai et en juin, les testicules commencent à diminuer de volume.

Pendant le mois de mai, on trouve des femelles dont les œufs sont aux ovaires et qui contiennent dans les oviductes leur réserve de sperme. On en trouve encore qui portent des œufs plus ou moins développés aux ovaires et qui ne se sont pas encore accouplées; ce sont ordinairement de jeunes femelles qui vont avoir quatre ans et qui vont s'accoupler pour la première fois; on en trouve même qui ont des œufs jaunes assez petits. Presque toutes les femelles adultes ont leurs œufs dans les oviductes. Quand les œufs sont dans les oviductes, ces organes, devenus plus épais, comme on l'a vu plus haut, sécrètent l'enveloppe fibreuse, chargée de carbonate de chaux, qui protège chacun des œufs. Cette enveloppe n'est pas dure comme celle qui recouvre l'œuf de *Cistudo europæa*; elle est, au contraire, souple, quoique très solide, et semblable à celle de l'œuf de *Lacerta viridis*, de *L. stirpium*, de *Tropidonotus natrix* et de *T. viperinus*. Ordinairement, plus il y a d'œufs dans les oviductes des Lézards, moins ces œufs sont gros. Lorsqu'il y a un nombre impair d'œufs, c'est le plus souvent l'oviducte droit qui en contient un de plus que l'oviducte gauche.

En mai, commence la ponte. En 1895, j'ai trouvé des œufs le 18 mai; en 1896, j'en ai trouvé dès le 6 mai, la belle saison ayant commencé plus tôt en 1896 qu'en 1895.

La femelle du Lézard des murailles dépose sa ponte dans un trou qu'elle creuse au pied du vieux mur ou du rocher qu'elle habite, ou bien encore, mais plus rarement, elle fait cette excavation en plein champ ou au milieu d'un jardin. Les enfants des maraîchers connaissent bien les petits œufs de cette espèce que leurs parents mettent souvent à découvert

pendant leurs travaux ; ils s'en servent pour jouer, car ces œufs, à enveloppe souple et parcheminée, ne se brisent pas lorsqu'on les laisse tomber à terre sans les y jeter violemment, ils rebondissent, au contraire, exactement comme le ferait une minuscule balle de caoutchouc, — d'où la joie des enfants lorsqu'ils peuvent s'emparer d'une ponte ! Bien des fois on m'a apporté des œufs trouvés ainsi ; j'en ai découvert moi-même dans mon jardin ; mais c'est dans les banquettes de sable des voies du chemin de fer que j'ai fait les plus nombreuses récoltes.

En 1894, ayant appris, par les ouvriers employés au renouvellement des traverses, que les œufs des Lézards étaient nombreux dans les banquettes, j'obtins, en 1895 et 1896, grâce à l'appui de M. Baudu, chef de section à la Compagnie d'Orléans, et de M. Prillieux, inspecteur général au Ministère de l'Agriculture, ce dont je ne saurais assez les remercier, les permis de circuler à pied sur la voie ferrée entre le kilomètre 289 (tunnel de Chabenet) et le kilomètre 301 (pont de Villarnoux) ; la ville d'Argenton-sur-Creuse (Indre), que j'habite, forme à peu près le centre de cette faible partie de la grande ligne de Paris à Toulouse. Sur cette ligne, des trains circulent à chaque instant, et cela ne semble guère gêner ou effrayer les Reptiles, car ils sont nombreux sur les talus et dans les tranchées ; j'ai même pu constater que les voies ferrées étaient, dans les endroits bien cultivés, la sauvegarde des Sauriens et des Ophidiens.

Comme son grand congénère le *Lacerta viridis*, notre petit *L. muralis* vient pondre dans les banquettes de sable où les trous, sauf lorsqu'il fait très sec, sont faciles à creuser, où la chaleur emmagasinée pendant le jour est excessivement favorable au développement de l'embryon, et où l'humidité, à une petite profondeur, n'est jamais trop faible ou trop considérable ; c'est là, en pleine banquette, ou près d'une traverse, ou même à quelques centimètres des rails où circulent, parfois à une vitesse vertigineuse et avec un bruit formidable, des trains pesants qui font trembler le sol, que la femelle opère tranquillement son travail afin de confier à la terre son précieux fardeau. J'ai pris des femelles qui creusaient leur trou ; j'en ai pris d'autres qui étaient occupées à pondre ; enfin j'en ai capturé qui, après avoir creusé leur trou et déposé leurs œufs, s'apprétaient à quitter l'endroit où reposait leur

ponte. La plate-forme du chemin de fer, comprise entre les deux sentiers qui bordent les banquettes, étant tenue très proprement, il est facile d'y voir le moindre trou.

C'est ordinairement sur le flanc des banquettes de sable, c'est-à-dire dans le petit talus ayant une inclinaison de 45°, que les femelles des Lézards, aussi bien celles du *Lacerta viridis* que celles du *L. muralis*, creusent, horizontalement ou suivant une pente très douce, le trou plus ou moins profond dans lequel elles déposeront leur ponte.

Presque toujours on voit, dans l'endroit choisi par la femelle, trois ou quatre trous situés assez près les uns des autres, c'est dans le plus creux de ces trous, ordinairement droits, qu'on trouvera la ponte, les autres trous ayant été abandonnés par la femelle, soit parce qu'elle a trouvé le sol trop dur, soit parce qu'elle l'a trouvé trop mou et qu'elle a été gênée par des éboulements, soit encore parce qu'elle a rencontré sur son trajet une pierre, un galet qui l'a empêchée de continuer son travail ; si l'obstacle rencontré est peu considérable, elle le contourne et suit une nouvelle direction tout en s'enfonçant dans le sable : la galerie n'a plus alors la forme droite habituelle.

Pour savoir combien de temps les femelles mettaient pour creuser le trou dans lequel elles déposaient leur ponte, j'ai, plusieurs fois, en mai et juin, dans une partie de la ligne très fréquentée par les Lézards, agrandi, visité et bouché soigneusement tous les trous, tant ceux qui n'étaient qu'ébauchés que ceux qui contenaient les œufs dont je m'emparais et que je plaçais dans une petite boîte de fer blanc contenant de la mousse légèrement humide. Pendant toute une après-midi j'opérais ainsi sur un parcours d'un kilomètre, ce qui, pour les deux banquettes, me faisait une longueur double préparée pour les observations du lendemain. Vingt-quatre heures après, je visitais les mêmes banquettes, et j'étudiais les travaux faits par les Lézards. Dans quelques endroits, je ne trouvais que des trous n'ayant que quelques centimètres de profondeur et abandonnés par la femelle, — trous creusés à peu de distance les uns des autres — ; en d'autres endroits, je rencontrais des trous du même genre et un, plus profond, contenant les œufs ; ailleurs enfin, je trouvais un seul trou contenant la ponte. Les femelles du Lézard des murailles et celles du Lézard vert peuvent donc creuser leur trou et

pondre en vingt-quatre heures, sauf lorsqu'elles rencontrent des obstacles pendant leurs travaux, et, dans ces conditions, la ponte n'a lieu que le lendemain ou même deux jours après. Chaque femelle dépose ses œufs en une seule fois, dans le même trou. La femelle du *Lacerta muralis* pond de trois à huit œufs; elle ne fait qu'une seule ponte chaque année. Plusieurs femelles peuvent pondre dans le même endroit: j'ai trouvé vingt œufs de *L. muralis* près de la même traverse; il est vrai que là une très petite fissure traversait entièrement la banquette de sable et aboutissait à la traverse, et les femelles en avaient profité pour venir y déposer leurs œufs. J'ai pris, comme je l'ai dit, des femelles occupées à creuser leur trou, et j'ai pu constater qu'elles travaillaient au moyen de leurs membres antérieurs et parfois même de leur museau, et que le sable était rejeté au dehors par les membres postérieurs. En ce qui concerne le Lézard des murailles, le trou contenant la ponte a de 0,10 à 0,20 centimètres de profondeur; il s'élargit vers le fond. Lorsque la femelle juge que la galerie qu'elle vient de creuser est assez profonde, elle se retourne et pond, tout au fond, dans un coin du trou, les œufs que contiennent ses oviductes. Ces œufs, d'un blanc mat, dont je décrirai plus loin la forme et les dimensions, sont déposés les uns sur les autres et cependant ne se collent pas les uns aux autres comme il arrive pour ceux du *Tropidonotus natrix*, qui forment presque toujours un gros paquet; il m'est arrivé pourtant d'en trouver deux collés l'un à l'autre; j'en ai aussi rencontré qui étaient séparés par un peu de sable.

La ponte terminée, la femelle se repose, — j'en ai pris plusieurs près de leurs œufs, exténuées, aplaties et portant au haut de chaque flanc, sur toute la longueur du corps, un large pli de peau qui ne disparaît complètement qu'après quelques semaines —, enfin elle se décide à sortir et ne s'occupe plus de sa ponte. Je crois que la femelle n'interrompt pas son travail pendant la nuit, si elle a commencé à creuser son trou vers trois ou quatre heures du soir.

Lorsque rien ne détruit le travail de la femelle, la première grosse pluie d'orage fait tomber le sable de l'entrée du trou, et, au moment de l'éclosion, les petits Lézards n'ont qu'à gratter l'entrée de la galerie pour paraître au dehors, où, pourvus de tous leurs moyens, ils commencent immédiatement la lutte pour la vie.

En juin, on rencontre des femelles adultes ayant leurs œufs dans les oviductes et qui sont sur le point de pondre ; on en trouve aussi beaucoup qui ont pondu et dont les flancs portent les plis caractéristiques. Pendant ce mois, les testicules des mâles adultes diminuent rapidement de volume, et, en juillet, ils sont seulement un peu plus gros que des grains d'alpiste et ils en ont presque la couleur ; ils ont une forme très ovale et sont devenus d'un jaune brunâtre ; l'épididyme et le spermiducte ne contiennent plus qu'un peu de sperme, pas très riche en spermatozoïdes ; les organes composant l'appareil génital sont au repos.

Les femelles qu'on capture en juillet ont, presque toutes, les oviductes vides ; la ponte ne se termine que vers la fin du mois, car le 24 juillet j'ai encore trouvé des œufs dans les oviductes d'une femelle.

A la fin de juillet, il n'est pas rare de voir, sur les sentiers qui bordent les banquettes de la voie ferrée, quelques petits Lézards des murailles, nouvellement éclos, fuyant rapidement lorsqu'on s'approche d'eux ; ils proviennent des premières pontes, qui ont été déposées en mai.

En août, les testicules des mâles adultes deviennent un peu plus gros, mais il y a encore moins de sperme dans l'épididyme et le spermiducte, et ce liquide ne contient plus de spermatozoïdes. Les femelles ont les oviductes vides, la ponte étant terminée.

En septembre, les testicules, d'un blanc jaunâtre, augmentent de volume et, chez quelques mâles adultes, on y trouve déjà d'assez nombreux spermatozoïdes, l'épididyme et le spermiducte ne contiennent que très peu de sperme dans lequel il n'y a pas de spermatozoïdes. Chez les femelles, les oviductes sont vides et, aux ovaires, les œufs qui devront être pondus l'année suivante sont très petits, blanchâtres ou plutôt incolores chez la plupart des femelles et très légèrement jaunâtres chez quelques autres.

En octobre, les testicules des mâles adultes continuent à se développer ; ils deviennent d'un blanc jaunâtre et contiennent, chez la plupart, d'assez nombreux spermatozoïdes ; chez quelques sujets on trouve de rares spermatozoïdes dans l'épididyme. Les femelles adultes portent aux ovaires de très petits œufs blanchâtres et d'autres, légèrement jaunâtres et d'environ un millimètre de diamètre, qui sont ceux qui vont

continuer à se développer et seront pondus l'année suivante ; leurs oviductes sont vides.

En novembre, les organes génitaux des mâles sont dans le même état que pendant le mois précédent ; il en est de même pour les femelles.

En décembre et janvier, les testicules sont assez gros et d'un blanc légèrement jaunâtre ; ils contiennent de nombreux spermatozoïdes ; l'épididyme et le spermiducte sont peu gonflés de sperme dans lequel les spermatozoïdes sont encore peu nombreux. Chez les femelles, les petits œufs jaunâtres grossissent un peu ; leurs oviductes ne contiennent rien.

En février, les testicules ont encore augmenté de volume et les spermatozoïdes y sont très nombreux ; l'épididyme et le spermiducte commencent à contenir une certaine quantité de sperme dans lequel, chez quelques mâles, les spermatozoïdes sont assez nombreux ; en mars, qui est le mois pendant lequel commence l'accouplement, l'épididyme et le spermiducte sont gonflés de sperme très riche en spermatozoïdes. Pendant le mois de février, les œufs jaunâtres que les femelles portent aux ovaires ont la grosseur d'un gros grain de Millet ; il n'y a rien dans les oviductes.

J'avais maintes fois essayé de faire éclore les œufs de Lézards que les jardiniers et les cultivateurs m'apportaient, et toujours l'embryon se laissait mourir lorsqu'il arrivait à la moitié de son développement ; j'essayais, chaque année, différents moyens qui ne réussissaient jamais. Enfin, en 1895, j'organisai une boîte d'élevage qui me donna un plein succès et avec laquelle je fis éclore plus de deux cents œufs de *Lacerta muralis* et de *L. viridis*, et autant en 1896 ; j'avais, bien entendu, aménagé plusieurs boîtes semblables.

Cette boîte n'a pas de fond ; elle mesure 0,25 centimètres de hauteur, 0,33 de largeur, et 0,40 de longueur ; elle est recouverte d'un couvercle formé d'un cadre de bois sur lequel est tendue de la toile métallique ; ce couvercle est muni de charnières et de crochets. Il est bon de faire fabriquer cette boîte en bois de chêne et de la faire peindre, pour qu'elle résiste mieux à l'humidité.

Je fais un trou dans mon jardin, dans un endroit bien exposé, et j'y place ma boîte de façon à ce que le haut sorte d'environ 0,08 centimètres au-dessus du sol ; cela fait, je la remplis, jusqu'au niveau du terrain extérieur, de sable ne

contenant pas de terre, pour permettre à l'eau de s'écouler rapidement dans le sol. Je prends ensuite quatre grands morceaux d'ardoise que j'enfonce verticalement et entièrement dans le sable, jusqu'à ce qu'ils soient exactement au même niveau que le sable. La partie supérieure et les côtés de ces morceaux d'ardoise étant coupés droits, et chacun de ces morceaux étant enfoncé parallèlement à 0,06 centimètres de chacun des côtés de la boîte, je n'ai plus qu'à creuser le sable de 0,06 centimètres, dans la partie rectangulaire formée par les quatre morceaux d'ardoise, pour avoir une cavité assez spacieuse que je recouvre entièrement par une large ardoise, sur laquelle je place un épais matelas de mousse qui touche presque à la toile métallique du couvercle.

Le sable de la cavité où sont les œufs doit toujours être humide ; il doit être arrosé chaque matin lorsque le temps est à la sécheresse, et pendant cette opération il faut éviter de verser l'eau sur les œufs ; lorsqu'il fait très chaud, il est indispensable d'arroser la mousse placée sur l'ardoise qui recouvre l'endroit où sont déposées les pontes. Il faut de grands soins pour faire éclore les œufs des Lézards ; si la sécheresse leur est nuisible, la trop grande humidité ne leur est pas moins funeste ; on doit donc surveiller attentivement, chaque matin ou tous les deux jours, l'intérieur des boîtes, et, selon le degré d'humidité de la cavité où reposent les œufs, arroser légèrement tous les jours ou tous les deux ou trois jours, ou seulement une ou deux fois par semaine, ou même pas du tout si le temps est très pluvieux.

Le 8 mai 1896, je visite minutieusement, sur la longueur d'un kilomètre, les banquettes du chemin de fer ; je bouche tous les trous, après en avoir retiré les œufs que je mets dans du formol, pour les conserver en collection.

Du 9 au 18 mai, je visite chaque jour les mêmes banquettes et je place les œufs que je récolte dans une des boîtes installées dans mon jardin. Avant de placer les pontes, j'arrose le sable pour lui donner l'humidité nécessaire et je mets les œufs sur plusieurs rangs. Au moment où les œufs du *Lacerta muralis* sont pondus, ils ont une forme assez allongée ; ils mesurent de 0,010 à 0,012 millimètres de longueur et de 0,005 à 0,006 millimètres de largeur ; ils sont d'un blanc mat, sans aucune tache.

Le 15 juin suivant, les œufs sont plus arrondis, plus gros ;

ils ont de 0,012 à 0,013 millimètres de longueur et 0,010 de largeur. Chez les plus avancés, l'embryon, incolore, mesure de 0,011 à 0,012 millimètres de tête et corps, et 0,009 à 0,010 millimètres de queue ; ses yeux sont gros, sa tête est volumineuse, son corps mince, et ses quatre membres, encore rudimentaires, ont les extrémités palmées ; il est recourbé sur lui-même ; le vitellus est encore considérable.

Le 1^{er} juillet, les œufs ont en moyenne 0,014 millimètres de longueur et 0,011 millimètres de largeur. L'embryon, blanchâtre, mesure 0,015 à 0,017 millimètres de tête et corps, et 0,015 millimètres de queue ; il est de plus en plus enroulé sur lui-même ; ses yeux sont gros, sa tête toujours grosse relativement au corps. Ses doigts se forment ; ceux de ses membres postérieurs sont déjà longs et la palmure n'existe plus. Le vitellus est encore assez volumineux.

Le 15 juillet, les œufs, arrondis, ont de 0,014 à 0,015 millimètres de longueur et 0,011 à 0,012 de largeur. Le fœtus, enroulé sur lui-même, mesure 0,023 millimètres de longueur du museau à l'anus et 0,030 millimètres de l'anus à l'extrémité de la queue ; sa tête est moins grosse proportionnellement au corps ; il s'est beaucoup développé depuis quinze jours et il est presque entièrement formé ; ses parties inférieures sont incolores ; ses parties supérieures commencent à prendre une coloration brunâtre et les raies blanches plus ou moins interrompues qui ornent les flancs sont indiquées ; les doigts sont formés et ne sont plus palmés ; les ongles se forment ; la dent caduque est bien visible au microscope ; le vitellus est aux deux tiers résorbé. Lorsqu'on fend l'œuf, il s'en échappe beaucoup d'albumine très limpide.

Le 27 juillet, en ouvrant la boîte, je trouve deux jeunes sujets venant d'éclore ; ces petits Lézards sont extrêmement vifs. Un œuf a ses coupures, et le jeune Lézard montre son museau à l'une des ouvertures faites à sa coque par la dent caduque. Le 28 juillet, il y a huit éclosions. Deux œufs ont des coupures et les Lézards naissent devant moi ; ils sont très vigoureux dès leur sortie de la coque.

A sa naissance, le Lézard des murailles a de 0,024 à 0,027 millimètres du museau à l'anus et de 0,032 à 0,038 millimètres de l'anus à l'extrémité de la queue. Il a la coloration brunâtre des adultes, avec deux lignes blanchâtres de chaque côté du corps et qui se prolongent en un pointillé blanchâtre

sur la queue ; en dessous, il est d'un blanc très légèrement rose ou bleuâtre, avec des reflets métalliques. Le costume de quelques sujets se rapproche de celui des mâles ; les lignes blanchâtres ne sont pas continues et le dessus du corps est marbré de fines taches noirâtres. Chez d'autres, au contraire, le costume est à peu près semblable à celui des femelles ; les lignes blanchâtres ne sont pas interrompues et le dessus du corps porte une très étroite bande médiane noirâtre. Avant l'âge de trois ans, il est difficile de reconnaître le sexe des Lézards sans avoir recours à la dissection.

Le 28 juillet, j'ouvre plusieurs œufs et j'y trouve des petits sur le point d'éclore. Ces Lézards ont toute leur coloration, mais portent encore un peu de vitellus attaché à l'ombilic. J'ai mesuré ces œufs avant de les ouvrir ; ils avaient de 0,014 à 0,016 millimètres de longueur et de 0,011 à 0,012 millimètres de largeur. Pendant les derniers jours qui précèdent l'éclosion, l'œuf, volumineux, distendu, ne semble plus aussi blanc que de coutume ; cela provient de la coloration sombre du fœtus, qui se laisse vaguement apercevoir à travers la coque.

Dans la nuit du 28 au 29 juillet, ou dans la matinée du 29, cinq petits naissent. Pendant la nuit du 29 au 30 juillet, cinq petits naissent encore, et, dans la matinée du 30 juillet, un petit a coupé sa coque en plusieurs endroits ; ce dernier naît dans la journée du 30. Dans la soirée du 30 juillet, deux petits ont fait des coupures à leur coque et passent leur museau hors de leur enveloppe ; ils naissent dans la nuit, ou dans la matinée du 31. Le 31 juillet, le dernier petit devant naître des pontes récoltées du 9 au 18 mai, coupe sa coque dans la matinée, et il sort de son enveloppe dans la soirée du même jour.

J'avais placé plusieurs pontes dans une autre boîte, et j'avais isolé chacune d'elles pour savoir combien de temps se passait entre l'éclosion du premier et du dernier petit de chaque ponte ; j'eus les résultats suivants :

1° Ponte composée de cinq œufs : le premier petit naît le 11 août, le dernier le 13 ;

2° Ponte composée de cinq œufs : le premier petit naît le 6 septembre ; le dernier sort de l'œuf le 15 du même mois ;

3° Ponte composée de cinq œufs : le premier petit naît le 9 septembre ; le dernier sort de l'œuf le 11 septembre.

Dans d'autres boîtes, j'avais placé pêle-mêle un assez grand nombre d'œufs de cette espèce. En 1895, l'éclosion commença le 10 août et était terminée le 10 septembre. En 1896, l'éclosion commençait le 28 juillet, pour finir le 28 septembre; on sait que la fin de l'été de 1896 fut très humide.

Lorsqu'une boîte contient de nombreux œufs dont les petits sont sur le point d'éclore, plus il fait chaud, plus les éclosions sont nombreuses, et si la température devient fraîche les éclosions se ralentissent. Sur un grand nombre d'œufs récoltés en 1895 et 1896, je n'eus que des pertes insignifiantes.

J'ai assisté bien souvent à l'éclosion du *Lacerta muralis*, et beaucoup de sujets sont nés dans mes mains. Lorsque le petit Léopard veut sortir de son œuf, il s'agite sous son enveloppe, et, au moyen de sa dent caduque, il fait à sa coque une première coupure aussi nette que celle qu'on pourrait faire à l'aide d'un rasoir; parfois cette ouverture suffit pour laisser passer le museau et la tête du Reptile, mais le plus souvent, il fait trois ou quatre incisions à sa coque. Il passe alors le bout de son museau à travers l'une des ouvertures, par lesquelles s'échappe un liquide albumineux très limpide, et la tête ne tarde pas à paraître entièrement; il reste ainsi pendant quelques heures, souvent même pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures lorsque le temps est un peu froid, et se décide à sortir entièrement de sa coque. Il peut arriver que quelque nouveau-né porte encore un peu de ses enveloppes fœtales à l'ombilic, quand il sort de l'œuf, mais elles disparaissent bientôt.

Dès sa naissance, le petit Léopard est très vigoureux et très agile; si on lui rend la liberté, il va immédiatement se cacher sous les herbes ou sous les pierres.

J'ai dit qu'il ouvrait sa coque au moyen de sa dent caduque. Cette dent, située à la mâchoire supérieure, à l'intermaxillaire, est placée horizontalement et dépasse le museau; on la sent parfaitement au toucher, lorsqu'on passe doucement le doigt sur l'extrémité du museau du jeune Reptile; elle est tranchante et parfois assez aiguë, plus aiguë que celle du *Lacerta viridis* et beaucoup plus que celle du *Tropidonotus natrix*. J'ai fait de nombreuses expériences sur la chute de cette dent; chez le *Lacerta muralis*, elle tombe du premier au septième jour après la naissance, mais le plus souvent elle se détache le deuxième ou le troisième jour; quelques sujets

perdent cette dent au moment où ils achèvent de faire les coupures à leur enveloppe.

Les cultivateurs trouvent quelquefois, en octobre et novembre, des pontes de *Lacerta muralis* contenant encore des embryons. On m'a apporté, le 17 octobre, six œufs dont les embryons étaient à peine arrivés à la moitié de leur développement et dont le vitellus était encore considérable. Les œufs qu'on trouve à cette époque proviennent de femelles ayant pondu les dernières et ayant déposé leur ponte dans des endroits mal exposés; les premiers froids font périr le contenu de ces œufs.

Le jeune Lézard des murailles grandit lentement. Ayant pris un très grand nombre de *Lacerta muralis* de toutes les tailles, il m'était facile de reconnaître les jeunes d'un an, et ceux de deux, trois et quatre ans.

A un an, ce Lézard a en moyenne 0,037 millimètres de tête et corps, et 0,065 millimètres de queue. Sa coloration est à peu près la même qu'au moment de sa naissance, mais les raies claires des flancs ont un peu moins d'éclat, et, en dessous, il a des teintes à reflets un peu plus métalliques; à cet âge, il est impossible de reconnaître extérieurement les sexes.

A deux ans, il mesure environ 0,042 millimètres du museau à l'anus, et 0,073 millimètres de l'anus à l'extrémité de la queue. En dessus, sa coloration est la même qu'à un an, mais en dessous quelques points noirâtres commencent à se montrer; il est encore presque impossible de reconnaître les sexes sans ouvrir les sujets.

A trois ans, les mâles et les femelles sont facilement reconnaissables à leur costume et à leurs caractères; ils ont en moyenne 0,049 millimètres de tête et corps, et 0,087 millimètres de queue. Ils ne sont pas encore en état de se reproduire.

A quatre ans, — je veux dire dans le courant de leur quatrième année, les sujets ne devant avoir quatre ans qu'à l'époque de l'éclosion —, les Lézards peuvent se reproduire.

La première ponte des jeunes femelles se compose ordinairement de trois œufs; je n'ai trouvé qu'une seule fois deux œufs dans une femelle de cet âge; ces femelles ont environ 0,052 millimètres du museau à l'anus, et 0,090 millimètres de l'anus à l'extrémité de la queue.